

Le Numéro

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1927

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 20 AOUT 1907

80ème Année

LES GRANDES MANŒUVRES NAVALES.

LEUR ENSEIGNEMENT.

NAVIGATION ET TIR DE GUERRE.

Chronique parisienne.

Les grandes manœuvres navales viennent de finir. Elles devaient aux termes du programme, comporter deux enseignements d'abord l'expérience en grand, sur une force navale comprenant dix huit cuirassés, de la nouvelle tactique de combat de l'amiral Fournier; ensuite l'essai d'un nouvel instrument d'évaluation des distances en mer, dit télémètre Bar et Stroud de fabrication anglaise, dont on se proposait d'imaginer le second dans le tir des pièces de 305 pendant les deux dernières journées de la concentration des escadres.

Procédons par ordre. Quels résultats certains ont fait paraître les manœuvres dénommées Fournier, exécutées en présence d'une commission spéciale, que présidait l'amiral Guillaud? Décrites par les uns, prôdées par les autres, elle sont au moins connues en leur ensemble des lecteurs à qui nous avons eu la bonne fortune de pouvoir, en diverses circonstances, les expliquer déjà, lors d'essais préliminaires. L'amiral Fournier, justement persécuté que les conditions de combat actuelles s'appliquant à des escadres considérables ne pouvaient être tributaires plus longtemps des réglementations anciennes qui soumettaient les mouvements de chaque bâtiment à des ordres longuement transmis par pavillons et péniblement compréhensibles à raison des difficultés inhérentes à la guerre moderne telle que la profusion de fumée déversée sur le champ de bataille par les machines et les canons, est l'idée de substituer à l'indication des ordres péniblement transmis par pavillons une sorte de télégraphie automatique qui, liant étroitement entre elles les diverses et nombreuses unités des escadres, leur enjoignait l'imitation servile mais simplifiée des mouvements du bâtiment amiral. Plus de signaux, plus d'ordres transmis à l'aveuglette, mais la répétition spontanée par toute l'escadre, si forte soit-elle, de toutes les conceptions tactiques de l'amiral en chef, chaque unité, dépendante d'un chef de groupe commandé par un contre-amiral, reproduisant sans aucune initiative les mouvements indiqués par le chef d'escadre et immédiatement répétés par les chefs de groupe. Manœuvre savante assurément, mais dont le défaut est, en enfonçant les bonnes volontés de chacun à une direction unique, d'annuler de même coup les adresses de l'initiative de chaque commandant. Manœuvre admirable sur le papier, plus contestable à la mer pour une quantité de raisons, dont nous épargnerons le détail aux lecteurs de ce journal. Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'en émettant un tel avis nous ne faisons que reproduire l'opinion des gens du métier, sans prétendre avoir en pareille question l'ontrecuidance d'émettre un jugement personnel. Notre rôle est en cet instant analogue seulement à celui d'un perroquet. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que la commission, mal convaincue de la nécessité de rendre réglementaire la nouvelle tactique, en a ajourné la prescription définitive jusqu'aux jours lointains où le perfectionnement de certains détails d'exécution en aura fait disparaître les inconvénients trop réels. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que l'essai récemment tenté d'une méthode ultra-avancée et compliquée sera en tout premier effet de rompre les états-majors et les équipages à des souplesses de navigation utiles et désirables. Ne serait-ce qu'en raison de ce premier résultat obtenu, le pays doit être reconnaissant à l'amiral Fournier, hier encore amiralissime, des efforts tentés et des innovations proposées.

Quo que le pays admirera moins, c'est le résultat des tirs d'ensemble de l'escadre sur buts remarquables, c'est-à-dire reproduisant d'aussi près que possible les conditions d'un tir réel de guerre. Ne nous payons pas de mots et disons la vérité entière, si pénible qu'elle puisse paraître: ces tirs ont été détestables. Alors qu'une récente statistique des tirs de 305 de la marine anglaise faisait apparaître une moyenne de huit coups utiles sur dix, — résultat d'ailleurs prodigieux — notre dernière expérience a, pour chaque bâtiment prenant part aux tirs, abaissé la moyenne jus-

qu'à quatre et deux coups portants sur dix. En un mot, notre marine, qui jusqu'à ces derniers temps passait pour canonnière entre toutes, semble tombée au rang des puissances d'artillerie de dernier ordre.

Pourquoi? Les gens de métier vous répondent d'abord: à cause de l'insuffisance de nos télégraphes. Le télémètre, on le sait, est un instrument qui permet d'apprécier les distances en mer et par conséquent de régler le tir. Cette distance s'obtient par une simple opération de trigonométrie qui permet, lorsque l'on connaît un côté d'un triangle et deux de ses angles, de calculer ce triangle en tous ses éléments et par suite sa hauteur, c'est-à-dire la longueur de la distance qui vous joint à l'ennemi. Jusqu'à présent, nous procédions ainsi: nous prenions pour base du triangle la propre dimension du bâtiment ennemi, et notre calcul se référait à cette donnée, entre toutes susceptible d'erreur. À laquelle on joignait l'erreur faite à bord, de l'angle de visée de notre télémètre. Une série de calculs compliqués donnait le triangle et par suite sa hauteur approximative. Les anglais ont depuis longtemps renversé ce système. Ils placent à bord la base même de leur triangle, sous la forme d'une barre de métal rigide, aux extrémités de laquelle un ensemble de lunettes et de miroirs réfléchissants permet d'évaluer les deux angles de base du triangle avec une approximation redoutable, le bâtiment ennemi n'étant plus considéré sous ses dimensions apparentes et trompeuses, mais comme un simple point, sommet du triangle à déterminer. Lorsque nos savants français furent consultés sur le secours que pouvait apporter un tel appareil, il n'y eut parmi eux qu'un cri: C'était bon! Jamais, avec une base de 1 m. 40 au maximum, on ne pourrait, si perfectionnée que soient les appareils de détermination des angles de base, obtenir calcul suffisamment approximatif des éléments d'un triangle dont la hauteur pouvait atteindre jusqu'à 11 000 mètres. Or, les savants, pour une fois, se trompaient. M. Bar et Stroud se chargèrent de le démontrer, puisque leur télémètre, depuis longtemps en usage dans la marine anglaise, donnait une approximation de 50 mètres sur 7,000. Nos savants s'inclinèrent et M. Thomson, convaincu acheta en Angleterre 80 télémètres Bar et Stroud, à raison de 5,000 francs l'un. Ce sont ces nouveaux instruments qui viennent sur certains — trop peu nombreux — bâtiments de l'escadre d'être expérimentés au dernier tir. Quelque soin qu'ait apporté M. le capitaine de frégate Lafrogue à compenser leurs erreurs momentanées, dues fatalement aux circonstances de combat, par l'invention d'une montre chrono-télégraphique d'un agencement des plus curieux, nos tirs, il faut bien le répéter, ont été ridicules. Mais il semble que ni les uns ni l'autre de ces inventeurs ne doivent être tenus pour responsables d'un résultat aussi différent de celui qu'obtenaient les marines étrangères.

Le mal est autre part. Il est dans cette conception bizarre qui donne à un corps spécial dépendant de la guerre, celui de l'artillerie navale, le soin d'installer à bord les accessoires d'un tir qui doit être fait à la mer et réglé par des officiers naviguant, et aussi de fournir aux pièces de bord des projectiles trop souvent fabriqués suivant les prescriptions de l'économie parlementaire. Des projectiles de rebut ne peuvent donner que des tirs de rebut. Or, nos obus de 305, pièces maîtresses d'une action à longue portée, sont actuellement confectionnés avec des poudres économiques dont le moindre défaut est de gêner le point d'explosion. On l'a bien vu, lors de la catastrophe de l'«Éna». D'autre part, le projectile type de 305, le projectile idéal, est conçu suivant une formule entre toutes délicate et dangereuse, puisque son agencement comporte deux mécanismes, dont il n'appartient à vrai dire à aucun calcul humain de régler le parfait fonctionnement. En théorie, un projectile de cet ordre doit percer

l'obstacle, traverser ou tout autre immédiatement après ce premier traumatisme et par le fait même de ce choc préalable, mettre en mouvement son appareil excitateur qui lui permette d'éclater après une course de quelques mètres consecutive au premier choc, c'est-à-dire dans l'intérieur même du bâtiment dont il vient de percer l'une des parois. Cela, c'est de la théorie, et la vérité est que le traumatisme subi par le fait de la déflagration de la gorgonasse est le plus souvent suffisant pour mettre en œuvre le mécanisme excitateur qui fait son œuvre avant même que le projectile n'ait atteint son but. On l'a bien vu aux tirs de ces derniers jours, où l'on a constaté l'éclatement prématuré du projectile à quelques mètres de la bouche du canon qui l'avait lancé. Un projectile de cet ordre qui serait parfait devrait être établi dans des conditions de cherté de revient, avec des poudres si coûteuses que l'économie qui préside à la confection actuelle de nos engins de démocratie guerrière ne pourrait jamais en assurer le service pratique.

C'est là l'avis très ferme de l'amiral Germinet qui fut, on s'en souvient, le président de la commission chargée de rechercher les causes de l'explosion des soutes de l'«Éna». Aux projectiles qui explosent dans les soutes mêmes d'un bâtiment, à ceux qui explosent à la bouche des canons, il convient d'attribuer la même défiance de fabrication. Instabilité des poudres employées par les directions d'artillerie, trop enclines à se servir de produits économiques.

Résultat désespérant? diriez-vous. Non, car je dois à l'obligeance du même amiral Germinet la connaissance en ces lignes principales d'un rapport encore inédit du capitaine de frégate russe Sémenoff, qui fut l'historiographe officiel de la guerre russo-japonaise. De ce rapport il résulte que l'effet des pièces de 305, même aux mains des japonais, pendant l'action du 10 août, connue sous le nom d'attaque de Port-Arthur, fut sensiblement nul, les projectiles japonais de 305 éclatant, tout comme les nôtres, ou prématurément, ou tardivement, si bien que l'artillerie navale japonaise éclairée au cours de ce premier engagement sur l'inefficacité totale de son tir, résolut, avec une décision loisible, de s'approvisionner de projectiles de fabrication américaine, lancés par les maigres canons de 164 millimètres, qui lui assurèrent la victoire de Tsushima, presque un an plus tard, dans des conditions hier encore inconnues.

Ces projectiles d'artillerie moyenne, on dira du commandant Sémenoff, étaient à charge de grande explosion chimique, capables de dégrader une si grande quantité de gaz toxiques — oxyde de carbone et bioxyde d'azote — que leur éclatement, au moindre contact de la plus légère drisse de pavillon, suffisait à répandre la mort par asphyxie et intoxication, non seulement sur le pont, mais même dans les basses couvertes du bâtiment, où

les appels d'air de ventilation répartissaient instantanément les gaz délétères. A l'appui de son opinion, le commandant Sémenoff cite un certain nombre de cas ingénieusement observés à son propre bord. Après éclatement d'un projectile de cette sorte, il a trouvé, non seulement sur le pont, mais jusque dans les chambres de machines, jusque dans les soutes du bâtiment atteint, quantité de martelets qui ne portaient trace d'aucune blessure apparente, mais qui avaient été asphyxiés, comme des mineurs par un coup de grisou. L'opinion du commandant Sémenoff est sur ce point si précise, qu'il affirme avoir de ses yeux vu quelques-uns de ces projectiles lancés par des bâtiments japonais, dont les pièces de 164 étaient usagées par un tir trop fréquent et ne comportaient plus les rayures directrices, dans des conditions balistiques si défavorables que l'obus culbutait sur lui-même dans sa trajectoire et arrivait au bout avec une vitesse pour ainsi nulle, ce qui ne l'empêchait pas, au contact du moindre obstacle, de répandre

tout autour de lui la mort par asphyxie. Quelques marins, et non des moindres, se refusèrent jusqu'à présent à comprendre que les flottes japonaises aient eu raison, en 1 heure 45 minutes, de l'armée navale de l'amiral russe. Aujourd'hui, ils le comprennent, et ils ont quel que satisfaction de constater que type «Dreadnought», dernier modèle de l'amirauté anglaise, armé de 10 pièces de 305, alors que nos plus forts vaisseaux n'en comptent que 4, est une erreur navale dont nous avons eu nous garder, que les projectiles utilisés par les japonais, qu'aujourd'hui ils fabriquent eux-mêmes et dont nous connaissons le secret, mettaient à mal aisément.

Les pièces bonnes à ces projectiles, nous les avons; ce sont celles de l'artillerie moyenne, un instant décriées, les pièces de 164 millimètres. Il nous manque les projectiles. Qui nous les donnera?

G. de MAIZIÈRE.

POUR STESSSEL.

Déposition d'un témoin japonais.

Paris, 9 août.

Le général Stessel va comparaître devant un Conseil de guerre. L'acte d'accusation a été déposé ces jours-ci.

En sa faveur, un témoin se lève, un ancien ennemi, le commandant japonais Tesunoda, qui a pris une part active à la guerre russo-japonaise en qualité d'officier d'état-major, et qui, notamment, a été mêlé de très près à la prise de Port-Arthur, comme officier d'ordonnance du général en chef Noghi. Il a suivi toutes les opérations d'investissement et enfin il a été chargé de porter au général Stessel les offres de son pays pour la reddition de la place.

Cet officier, aujourd'hui attaché à l'ambassade du Japon à Paris, dans un sentiment qui l'honore et par un loyal souci de servir la vérité, a fait au «Figaro» l'honneur de lui demander l'hospitalité de ses colonnes pour «faire sa déposition».

Nous sommes très heureux de pouvoir seconder le geste chevaleresque de ce vainqueur venant tendre la main au vaincu poursuivi.

Je voudrais apporter au général Stessel, qui va comparaître devant la justice de son pays, mon témoignage. Après avoir subi les critiques les plus violentes, l'officier qui a présidé à la défense de Port-Arthur est à présent traduit en Conseil de guerre. L'opinion publique, facile à irriter et même à égayer, lui est hostile. Les déclarations sincères d'un ancien adversaire pourront, m'a-t-il semblé, avoir sur elle une influence salutaire. En tout cas, j'ai cru de mon devoir de produire publiquement les renseignements que voici.

Pendant la guerre russo-japonaise, j'ai eu à m'occuper particulièrement des opérations, en qua-

lité d'officier d'état-major affecté au quartier général de la troisième armée; c'est dire que peu de détails du siège de Port-Arthur m'ont échappé.

Lors de la capitulation, je fus spécialement chargé des négociations et des mesures diverses relatives à la reddition. En outre, j'eus le grand honneur de porter au général russe le message de notre empereur qui rendait justice à la manière dont ce soldat avait rempli ses devoirs vis-à-vis de son souverain et de sa patrie; j'étais en même temps accrédité pour accepter la remise de la place, suivant la tradition de notre pays.

C'est donc moi, qui le premier, pénétrai dans Port-Arthur. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux était lamentable! Les soldats russes étaient dans un état pitoyable; je ne parle pas seulement de la malpropreté et du délabrement des uniformes. Les malheureux étaient visiblement harassés de fatigue. Les travaux et les combats incessants, le manque de viande, de légumes frais et d'eau potable avaient amaigri, épuisé les troupes. Stessel n'avait plus

sous ses ordres que des hommes à bout de forces; on pourrait presque dire que, s'il avait encore des soldats, il n'avait plus de combattants.

La population n'avait pas été moins éprouvée que la garnison. Dans les rues on ne voyait que des malheureux dont les traits émaciés exprimaient alors la satisfaction de voir enfin arriver le terme de misères et de luttes sanglantes.

Presque tous les grands édifices étaient transformés en hôpitaux et regorgaient de blessés et de malades auxquels manquaient médicaments et vivres, de première nécessité.

La ville présentait un aspect lugubre par suite des ravages qu'y avaient faits nos projectiles, pleuvant nuit et jour depuis des mois....

Sans doute, au moment où la place demanda à capituler, il y restait une quantité notable d'approvisionnements, de munitions, de vivres et une vingtaine de mille hommes sous les armes. Mais la plupart de ces munitions étaient destinées à des pièces d'artillerie d'origine chinoise; les approvisionnements consistaient en biscuits, farines et viandes de conserve, détrempées peu propres à soutenir une garnison épuisée et malade; quant aux hommes valides, ils s'étaient sur-

tout «héroriquement».

Enfin, Stessel eût-il eu des forces vives à nous opposer, que toute défense était désormais vaine. Au point de vue militaire, nous étions parvenus dans les parties vitales de la place. Nous tenions le cœur de la ville. Dans le secteur nord-est où nous avons dirigé l'attaque principale depuis le début du siège, nous occupions le fort de Kékousan-Nord depuis le 18 décembre, le fort d'Erlungshan depuis le 20, le fort de Shounoushan depuis le 31, après les travaux des mines qui nous avaient coûté quatre rudes mois de sape avec des pertes journalières variant de 50 à 200 hommes. (Et je ne rappelle pas les assauts proprement dits.) Ces trois forts permanents sont distants de la ville de deux ou trois kilomètres seulement; quand ils furent tombés entre nos mains, la principale ligne de défense n'existait plus; l'enceinte du noyau central n'avait guère de valeur, pas plus que les quelques ouvrages improvisés en avant. D'ailleurs nos troupes, dans un élan d'initiative, s'emparèrent le 1er janvier 1905 du sommet de Wangtaï qui domine la ville et on

pouvait prévoir que l'assaut de Port-Arthur n'était plus qu'une question d'heures.

«Si donc le général Stessel avait voulu tenir jusqu'au bout, il aurait pu peut-être le faire pendant une ou deux semaines encore, mais le résultat final eût été un massacre inévitable, un massacre général où il eût été difficile de distinguer les combattants des non combattants.»

Depuis le commencement de décembre, la prise de la cote 203 avait déjà porté à la défense un coup mortel; des deux côtés on sentait tellement l'impotence de ce point stratégique qu'on se le disputait pendant neuf jours avec un acharnement inouï. Maîtres de cette hauteur, libres d'y installer des postes d'observation pour le réglage du tir, plongeant librement nos regards dans la ville et le port, nous tenions littéralement entre nos mains l'escadre russe que nos obus coulaient en une semaine (7-13 décembre). Pour nous, c'est de la prise de la cote 203 que date virtuellement celle de la place entière.

Et je conclus.

Il est bon, il est juste, il est nécessaire de se mettre, par la pensée, à la place du général soumis à pareille épreuve, avant d'admettre dans leur sévérité impitoyable les blâmes de ceux qui condamnent sa conduite. Il est aisé sans doute, en temps de paix, de faire des calculs. On suppose toutes chances la plume et le compas en main, en ayant sous les yeux les cartes les meilleures et les documents les plus complets fournis par les deux parts.

Autre est le rôle, infiniment plus pénible, plus douloureux et plus ingrat du général qui, dans la réalité, s'est trouvé mêlé à la crise, en face de difficultés affreuses, renseigné insuffisamment toujours, fausement parfois. S'il est vaincu on l'accable, injustement, sous le poids des responsabilités. Et je me demande si, loin de

blâmer Stessel, il n'y a pas lieu de le féliciter, au nom de l'humanité. Après avoir héroïquement défendu la place pendant sept mois sur terre, contre un ennemi dont je ne puis dire qu'une chose, c'est qu'il n'a reculé devant aucun effort ni devant aucun sacrifice, le défenseur de Port-Arthur a voulu sauver des vies humaines dont il avait charge.

Si d'autres l'oublent, nous nous souvenons, nous, des épreuves que la défense de Port-Arthur a imposées aux assiégés. Nos troupes ont perdu par le feu se il plus de 60,000 hommes; elles ont dû creuser plus de 40 kilomètres de lignes parallèles, elles ont dépensé environ 13 millions de munitions.

N'oublions pas qu'il y a dans l'histoire de l'Europe de glorieuses capitulations, — celle de Port-Arthur fut considérée comme telle au Japon. Et c'est pourquoi notre auguste souverain a ordonné au général Noghi de traiter le général Stessel avec tous les honneurs dus au «bouché», c'est-à-dire au guerrier chevaleresque. Puissent ses juges le traiter de même!

COMMANDANT TESUNODA, de l'Armée japonaise.

Les expériences de l'amirauté anglaise.

Londres, 19 août.—L'amirauté anglaise est prête à scriber un sous-marin du modèle «Holland» dans le but de se rendre compte de l'effet que peuvent causer les explosions de mines sous-marines sur un navire de cette classe.

Des mines et des torpilles seront explorées à diverses distances du petit bâtiment et l'on espère que ces expériences donneront des résultats qui permettront d'éviter de lutter avec avantage contre les attaques des sous-marins.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE lui rappelle un pénitencier, que chacun faisait pénitence ici pour quelque faute commise dans un autre monde; que les portes de ce pénitencier se ouvriraient devant nous que pour un autre monde. Il a dit que les hommes intelligents n'employaient jamais le mot bonheur qu'il n'existait pas de condition heureuse. Nous pouvons, cependant, améliorer la condition de pauvre. Nous pouvons avoir plus de ceux qui peinent et qui pleurent de ceux qui s'éloignent lentement vers la tombe. Nous DE VONS aider les malades, nous DEVONS donner. On est plus heureux de donner que de recevoir. La compassion des maîtres d'école doit être infinie; elle agit comme une pluie bienfaisante sur un sol aride. Bien heureux celui qui donne.

Donnez s'il vous plaît, car ce don doit aider le pauvre, votre petite obole pourrait sauver la vie d'une personne méritante qui est à la veille de devenir paillard. Participez à cette grande charité, donnez comme nous donnons notre affection aux morts illustres. Prenez avec enthousiasme et de tout cœur une noble rétribution et donnez. Veuillez bien ne pas remettre, mais envoyer votre contribution immédiatement à

W. G. TEBALD,

Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane,

217 RUE ROYALE.

16 jan-1 an

Un hamac pour deux: — juste vous et

Zu Zu

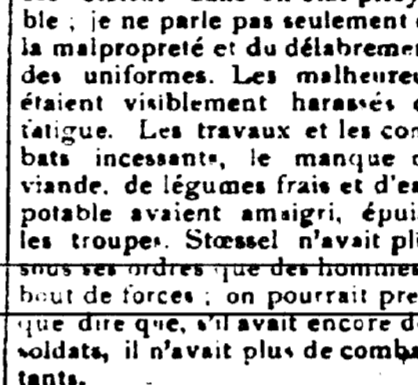
le glorieux petit «Ginger Snap»

Quelle meilleure société pouvez-vous désirer?

Ils sont croquants et ont juste assez de gingembre.

Chez votre épicer.

NATIONAL BISCUIT COMPANY



5¢

blâmer Stessel, il n'y a pas lieu de le féliciter, au nom de l'humanité. Après avoir héroïquement défendu la place pendant sept mois sur terre, contre un ennemi dont je ne puis dire qu'une chose, c'est qu'il n'a reculé devant aucun effort ni devant aucun sacrifice, le défenseur de Port-Arthur a voulu sauver des vies humaines dont il avait charge.

Si d'autres l'oublent, nous nous souvenons, nous, des épreuves que la défense de Port-Arthur a imposées aux assiégés. Nos troupes ont perdu par le feu se il plus de 60,000 hommes; elles ont dû creuser plus de 40 kilomètres de lignes parallèles, elles ont dépensé environ 13 millions de munitions.

N'oublions pas qu'il y a dans l'histoire de l'Europe de glorieuses capitulations, — celle de Port-Arthur fut considérée comme telle au Japon. Et c'est pourquoi notre auguste souverain a ordonné au général Noghi de traiter le général Stessel avec tous les honneurs dus au «bouché», c'est-à-dire au guerrier chevaleresque. Puissent ses juges le traiter de même!

COMMANDANT TESUNODA, de l'Armée japonaise.

Les expériences de l'amirauté anglaise.

Londres, 19 août.—L'amirauté anglaise est prête à scriber un sous-marin du modèle «Holland» dans le but de se rendre compte de l'effet que peuvent causer les explosions de mines sous-marines sur un navire de cette classe.

Des mines et des torpilles seront explorées à diverses distances du petit bâtiment et l'on espère que ces expériences donneront des résultats qui permettront d'éviter de lutter avec avantage contre les attaques des sous-marins.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE lui rappelle un pénitencier, que chacun faisait pénitence ici pour quelque faute commise dans un autre monde; que les portes de ce pénitencier se ouvriraient devant nous que pour un autre monde. Il a dit que les hommes intelligents n'employaient jamais le mot bonheur qu'il n'existait pas de condition heureuse. Nous pouvons, cependant, améliorer la condition de pauvre. Nous pouvons avoir plus de ceux qui peinent et qui pleurent de ceux qui s'éloignent lentement vers la tombe. Nous DE VONS aider les malades, nous DEVONS donner. On est plus heureux de donner que de recevoir. La compassion des maîtres d'école doit être infinie; elle agit comme une pluie bienfaisante sur un sol aride. Bien heureux celui qui donne.

Donnez s'il vous plaît, car ce don doit aider le pauvre, votre petite obole pourrait sauver la vie d'une personne méritante qui est à la veille de devenir paillard. Participez à cette grande charité, donnez comme nous donnons notre affection aux morts illustres. Prenez avec enthousiasme et de tout cœur une noble rétribution et donnez. Veuillez bien ne pas remettre, mais envoyer votre contribution immédiatement à

W. G. TEBALD,

Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane,

217 RUE ROYALE.

16 jan-1 an

Cluett SHIRTS

Pour l'homme qui veut son confort de lui-même. Nombreux Genres en Blanc et Modèles de Pantalons. Demandez les Chemises Cluett-Chauffeurs l'Étiquette Cluett.

CLUETT, PEABODY & CO.

MADE IN GREAT BRITAIN.

16 jan-1 an